

BALADE DANS LE MENTIR/VRAI⁽³⁾

Un dandy nommé Derrida

J'avais promis de raconter les circonstances dans lesquelles j'ai rencontré le philosophe de la déconstruction et néanmoins fils d'El Biar, Jacques Derrida.

Sitôt après avoir écrit cette phrase, je réalise combien tout cela peut paraître présomptueux. Dire les circonstances de ma rencontre avec Derrida pourrait laisser entendre que je me place sur un pied d'égalité avec cet immense intellectuel du XX^e siècle. Ce n'est bien sûr pas le cas. La première personne n'est convoquée ici que pour camper le narrateur, et rien d'autre.

Je n'avais lu qu'un livre de Jacques Derrida avant de le voir pour la première fois, *La vérité en peinture* (D. Flammarion, 1978). Je l'avais acheté à la librairie du Parti FLN à Alger. Dans une syntaxe très compliquée, loin de la portée de mes connaissances, il recherchait dans un certain nombre d'œuvres, la vérité, notion vague en elle-même. Le titre est emprunté à une phrase du peintre Cézanne. Il y est question de l'esthétique chez Heidegger lequel fait aujourd'hui encore l'actualité. Après la sortie du film de Margareth Von Trotta, en 2013, consacré à Hannah Arendt, dans lequel Heidegger est évidemment omniprésent, la polémique de 1963 a resurgi. Alors qu'elle était exilée à New York, Hannah Arendt est envoyée à Jérusalem par le *New Yorker* pour couvrir le procès du nazi Adolf Eichmann capturé par le Mossad en 1960 à Buenos Aires. Elle tirera de ses reportages un ouvrage intitulé *Eichmann à Jérusalem. Rapport sur la banalité du mal*, publié en 1963. Après cette publication, tous ses amis la renièrent car elle soutenait la thèse de la banalisation du nazisme. Pour elle, Eichmann n'était pas nécessairement un barbare, c'était juste un fonctionnaire consciencieux accomplissant le mal. Cette banalisation du nazisme a été interprétée

par certains de ses proches comme une conséquence lointaine de sa proximité avec son professeur Heidegger dont elle fut la maîtresse dans l'Allemagne d'avant-guerre. En 2014, la parution des Cahiers noirs de Martin Heidegger relance la polémique sur son adhésion au nazisme et sur son antisémitisme. Revenons à Derrida. Lui-même sera profondément affecté, en 1987, par les révélations sur l'étendue et la durée de la compromission de Heidegger avec le régime d'Hitler. Tout en restant critique, Derrida se réclamait de Heidegger. Je ne connaissais donc de Derrida que ce livre cette première fois où je le rencontrai. J'avais aussi lu quelques interviews et des articles à son propos. L'un d'eux s'interrogeait sur ce constat paradoxal que, contrairement à Pierre Bourdieu, Derrida était plus coté aux États-Unis où il était considéré comme une star, qu'en France. Cette rencontre eut lieu à la Sorbonne. Le CISIA, fondé par Pierre Bourdieu avec notamment le soutien de Derrida, organisait un débat sur la situation en Algérie, et la nécessité d'apporter sa solidarité aux intellectuels algériens soumis alors à ce qu'on appelait un «intellectocide». Je crois que Bourdieu et Harbi étaient intervenus. Peut-être Fanny Colonna... A un moment, Jacques Derrida prit la parole. Dans la tradition des grands intellectuels de gauche parisiens – parmi lesquels on le comptait même s'il n'avait quitté sa ville natale, Alger, qu'à l'âge de 19 ans –, pères de nouvelles théories, comme Jacques Lacan (lacanisme), Roland Barthe (sémiotique), Jacques Derrida avait cette élégance un brin négligée. Veste à chevrons gris anthracite, chemise Ford Bordeaux, cravate de dandy. Avec sa tête de Jeff Chandler, pas étonnant qu'il ait été quasi vénéré aux États-Unis, pays d'Hollywood, du spectacle et de l'ima-

ge. Cependant, derrière cette sophistication du maintien, je ne pouvais m'empêcher de reconnaître en Derrida la décontraction du zazou algérois.

Derrida avait un texte écrit, signe qu'il faisait partie de ceux qui préparaient leurs interventions. Ce qui m'a frappé d'emblée dans son analyse, c'est sa distance de l'émotionnel, son refus de s'enfermer dans la subjectivité de celui qui «a mal à l'Algérie», pour se placer, plus lucidement, dans la position du philosophe qui voit l'universalité des enjeux du drame algérien de ces années 1990.

J'ai fait part à Marie Virolle, très active dans le CISIA, de mon souhait d'interviewer Jacques Derrida autour de cette universalité des enjeux impliquant une universalité des solidarités et des solutions qu'il avait développées dans son intervention. Il répondit sur le champ qu'il serait heureux de s'entretenir avec un journaliste algérien. Il me demanda de lui faxer les questions chez lui. Trois jours plus tard, il me téléphona pour m'informer que les réponses étaient prêtes et qu'il préférerait, plutôt que des me les renvoyer par la poste ou par fax, me les remettre en mains propres et en discuter de vive voix. Rendez-vous fut pris au Rostand, un café face au jardin du Luxembourg. A la façon dont le personnel le saluait, on devinait qu'il y avait ses habitudes. Il me remit les réponses écrites à l'interview, que je publiai dans *Le Matin* auquel je collaborais alors sous pseudonyme. Quelques mois auparavant, Derrida publiait *Spectres de Marx*, dont mon ami Ali Benachour m'offrit un exemplaire après ma rencontre avec Derrida à la Sorbonne. Ce livre était un pavé jeté dans la mare ultra-libérale du monde défaussé du poids mort communiste d'après la chute de l'URSS. Derrida fut proche du parti communiste, et il ne renia jamais ses convictions progressistes, ce qui n'empêchait pas qu'il se posât les interrogations et les remises en cause quant à l'effondrement du socialisme réel. Au-delà de l'Algérie, ou à cause d'elle – on sortait aussi de l'implosion du PAGS, comme conséquence, entre autres, de la conjoncture internationale favorable au triomphe du capitalisme –, nous discutâmes de Marx, du socialisme, de son échec sous la forme soviétique, et de la re-naissance des perspectives de l'hu-



Par Arezki Metref
arezkimetref@free.fr

manité dans le sens capitaliste qui allait s'aggravant. Cette re-naissance partait d'un acte de décès. «Le cadavre se décompose en lieu sûr, qu'il ne revienne plus ; vive le capital, vive le marché, survive le libéralisme économique», s'écrie, — s'écrit ? —, s'indigne Derrida dans ce livre.

Il voulait savoir où en était le mouvement communiste en Algérie. Je lui répondis que je n'étais pas le mieux placé pour lui répondre mais, s'il le souhaitait, je lui trouverais néanmoins des interlocuteurs plus légitimes que moi. Il se tut un moment puis précisa qu'il avait évoqué la question pour entretenir la conversation que nous avions commencée.

Je collaborais parallèlement à l'hebdomadaire de gauche, *Politis*, à cette même période. Lors d'une discussion informelle avec un des responsables de la rédaction, j'ai fait savoir que j'avais réalisé pour un journal algérien un entretien avec Jacques Derrida. Le rédacteur en chef émit le souhait de publier le texte. J'ai subordonné mon accord à celui de Derrida lui-même qui avait insisté sur l'exclusivité algérienne. Je crois être parvenu à le convaincre d'accepter, arguant du fait que les deux journaux ne visaient pas les mêmes lectorats et que publier l'interview dans les deux multipliait le nombre de lecteurs. Il acquiesça mais posa cette condition : il fallait que *Politis* précise que l'interview était destinée à un quotidien algérien. C'était là le signe discret mais indiscutable de son attachement à l'Algérie.

A. M.

VEILLÉE

Suite au décès de la mère et grand-mère
BENCHICOU Atika
née STASAI

la famille de la défunte informe que la veillée du 3^e jour aura lieu aujourd'hui dimanche 23 février au domicile mortuaire sis à Jolie Vue, cité des 60 lgts, à partir de 18h.

UNE ALIMENTATION DÉSÉQUILIBRÉE EN CAUSE, SELON LE PROFESSEUR BOUCHENAK

L'obésité menace les jeunes Algériens

Pour le professeur Bouchenak Malika, présidente de la Société algérienne de nutrition (SAN), le risque d'obésité et de surcharge pondérale menace les plus jeunes. Selon la spécialiste, un double fardeau est supporté par la jeunesse algérienne, à savoir aussi bien l'obésité que l'amaigrissement excessif en raison de la prise de repas déséquilibrés.

F.-Zohra B. - Alger (Le Soir) - Selon la spécialiste, il existe en Algérie 60% de mono-pondéraux, l'obésité et le surpoids étant directement liés à la

consommation excessive de matières grasses et de sucre.

Le professeur Bouchenak intervenait, hier, lors d'une journée organisée par le groupe Nestlé et destinée à lancer un message pour une alimentation équilibrée.

Selon la spécialiste, les enfants notamment, souffrant de surpoids ou d'amaigrissement ne bénéficient que de 8% des apports en grignotage.

Habitude jugée nocive pour l'équilibre alimentaire et pour la santé. 13% d'adolescents âgés de 10 à 17 ans sont en surpoids, selon une étude de la Société algérienne de nutrition (SAN), menée en 2013 auprès d'enfants scolarisés. C'est lors d'un petit-déjeuner géant destiné à l'équilibre alimentaire que



les experts ont lancé un message sur le principe de l'équilibre alimentaire. Aussi bien les petits et les grands ont trouvé sur leurs tables des aliments néces-

saires à un petit-déjeuné équilibré.

Fruits frais, laitages, fruits secs, céréales, fibres et eau font partie de ce repas type.

Selon les responsables présents, la stratégie, nutrition, santé, bien-être de Nestlé, repose sur trois fondements essentiels, à savoir, le goût et le plaisir de manger, l'équilibre et l'information compréhensible pour tous. Nutritionnistes, sportifs, artistes et pédiatres notamment ont participé à la rencontre organisée hier. Ceci avec le principe que le repas le plus important de la journée, le petit-déjeuner, est souvent négligé.

Les organisateurs ont aussi présenté le programme mondial «Nestlé, Nutrition, Institute» installé au Maghreb depuis 2012. Il s'agit d'un programme personnalisé d'éducation, de sensibilisation, de recherche et de formation nutrition.

F.-Z. B.